

Lorsqu'en 1979, étudiant en architecture, je quittai Toulouse pour entamer mon deuxième cycle à Paris, je m'installai dans une mansarde de la rue Jacob. J'étais pétri de *Pierres Sauvages*, le journal du maître d'œuvre de l'abbaye du Thoronet inventé par l'architecte Fernand Pouillon, et mon imaginaire était nourri par les héliographies aux noirs métalliques et aux blancs éclatants de la collection Zodiaque, sur l'art roman.

Ma rencontre avec le Christ avait eu lieu dans une chapelle de la cathédrale de Perpignan. Yeux clos enfoncés dans des orbites ligneuses, lèvres amères, nez aquilin, musculature d'écorché vif, le *Dévoit-Christ* du XIII^e siècle semblait retourné à la matière brute qui l'avait engendré.

À Paris, quelques ruelles donc me séparaient du musée de Cluny, où je ne venais pas tant pour la Dame à la licorne que pour les deux Christs dits « auvergnats » qui flottaient sur les parois, restées grises dans mon souvenir. Et tout particulièrement sur celui qui expire : tandis que l'autre laisse son regard las planer au loin, mon préféré me donne toujours le sentiment d'entrer sous mes yeux dans le sommeil de la mort.

Malgré les scénographies successives, mes deux « compères de passion » continuent de léviter, sans croix, rendus plus humains encore par le jeu des ombres qui font vivre leurs silhouettes sur des panneaux aujourd'hui couleur sang caillé. Je n'ai aucun souvenir que le soleil vint les frapper de plein fouet.



© Ferrante Ferranti



Me laisserai-je jamais de comparer les arêtes et les courbes des corps, la tension ou l'abandon des bras, les plis ou volutes des chevelures, d'identifier aux lignes du bois les stigmates. Et de déchiffrer dans la ceinture nouée des périzonium - surtout celui du Christ au regard mélancolique - la source d'eau vive qui coule, non pas de la plaie sur le flanc mais des entrelacs du pagne ; associée à un sang symbolique, elle annonce la résurrection à venir.

Cette cinquième plaie du Christ aux paupières éteintes, le tailleur l'a-t-il incisée avec son burin en écho à la lance du soldat Longin ? ou bien fut-elle le nœud de son inspiration inscrit à même le tronc ? Lire dans la matière c'est libérer son imaginaire, en s'immisçant dans le geste du sculpteur qui utilise les fibres pour transfigurer l'ossature et la chair meurtrie.

Devant tous les crucifiés de bois, d'ivoire ou de marbre que je traque partout dans le monde chrétien, je ne peux m'empêcher d'entendre en moi celle des *Sept Dernières Paroles* qui fait écho



à l'expression du visage. Quelle émotion de retrouver le Christ mort, dit « du Puy », au Petit Palais, en 2012 lors de l'exposition « Dieu(x), modes d'emploi » à laquelle je contribuais ; son corps hiératique se découpait sur le carré bleuté de l'œuvre du plasticien soufi Rachid Koraichi : *Tu manques même à mon ombre*. Hors les murs du musée de Cluny, le Christ résonnait avec l'installation désincarnée qui, selon l'artiste, « évoque l'entier chemin de la vie ». Les ombres dédoublées de cercles de bronze alignés se mêlaient à celle du Y de bois pour inviter, en secrètes paroles, à la rencontre œcuménique et à une envoûtante sérénité.

Ferrante Ferranti

Mars 2016

Architecte de formation, Ferrante Ferranti est photographe voyageur. Il est entre autres l'auteur de *Empreintes du sacré*, éd. de La Martinière (2012) et de *Athos, la Sainte Montagne*, éd. Desclée de Brouwer (2015).

À voir : le [site internet](#) de Ferrante Ferranti